

AUX « PAUVRES DU TROUPEAU »

Zacharie 11, 11

Périodique bimestriel - n°143

JANVIER - FÉVRIER 2024

Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as,
afin que personne ne prenne ta couronne.

Apocalypse 3, 11

Sommaire

Brèves pensées sur le livre de Josué	217
Brèves pensées sur l'épître aux Galates	224
La couronne d'épines	234

Pour recevoir ce périodique régulièrement, pour commander des numéros précédents ou des exemplaires supplémentaires de ce numéro, merci de nous contacter à l'adresse ci-dessous.

Charles-Emile Moinat

Gérard Moinat

Diffusion de la Bible

Grand-rue 92

CH - 1180 Rolle

Tel : +41 (0)21 826 26 00

Email : info@diffusionbible.com

www.diffusionbible.com

BREVES PENSEES SUR LE LIVRE DE JOSUÉ

(SUIITE DE LA PAGE 187)

Chapitre 11. La victoire de Hatsor.

La Parole de notre Dieu fourmille en détails édifiants qu'il ne m'est guère possible de considérer ici d'une manière exhaustive. Qui peut, du reste, sonder à fond cette précieuse Parole ? Veuille le Saint Esprit nous conduire dans la lecture du Saint Livre de sorte que nos âmes soient édifiées et encouragées dans le chemin que nous parcourons ! Pourtant, je ne peux m'empêcher de constater qu'un descendant de ce Jabin, dont il est question dans ce chapitre 11, se retrouve dans le livre des Juges ! Je fais allusion aux chapitres 4 et 5 de ce livre des Juges. L'histoire se répète-t-elle ? La victoire fut alors remportée par Barak, mais surtout par deux femmes, Debora et Jaël, femme de Héber, le Kénien. J'essaierai donc, dans la mesure où je le pourrai, de revenir sur ces événements.

Mais avant de regarder ce chapitre 11, souvenons-nous du sujet de ce livre de Josué et de ce que nous avons déjà considéré. On a vu la signification spirituelle de la traversée de la mer Rouge, à savoir le salut, et nous avons noté la différence avec celle du fleuve de la mort, le Jourdain. Là nous entrons, sous la conduite de Josué (type de Christ dans la puissance de l'Esprit), dans la sphère de nos bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ. C'est le sujet de l'épître aux Ephésiens. Nous avons aussi beaucoup parlé de Guilgal, lieu où il

nous faut toujours revenir pour mortifier nos membres qui sont sur la terre, selon Colossiens 3, 5. Il est bien évident que Satan s'efforcera toujours de nous ramener aux choses du monde, et ainsi de nous priver de nos bénédictions spirituelles. Voyons donc maintenant notre chapitre 11.

Voici qu'une nouvelle confédération se dresse contre Israël. Ils sont nombreux comme le sable qui est sur le bord de la mer, et militairement puissants, puisqu'ils ont des chevaux et des chars en très grand nombre, comme nous le dit le verset 4. Satan écrasera-t-il Israël sous le nombre ? Certes, non. Je ne doute pas que cette histoire se répétera, lorsque Satan, dans les temps de la fin, tentera d'anéantir le Résidu fidèle d'Israël, mais là aussi, la défaite de l'ennemi sera totale. Mais continuons notre récit. C'est bien là une formidable coalition, mais « l'Eternel dit à Josué : Ne les crains point... » (v. 6). Puis nous lisons : « Et l'Eternel les livra en la main d'Israël... » (v. 8) et encore : « Et Josué leur fit comme l'Eternel lui avait dit : il coupa les jarrets à leurs chevaux, et brûla au feu leurs chars » (v. 9). Le souvenir de Moïse, serviteur de l'Eternel, revient alors devant nous (voir v. 12, 15, 20). Josué agit bien selon ce que Moïse lui avait dit, mais surtout et avant tout, selon *tout* ce que l'Eternel avait commandé à Moïse. Je citerai la fin du verset 15 : « *il n'omit rien de tout ce que l'Eternel avait commandé à Moïse* ». Au risque de me répéter, j'en reviens à la nécessité pour nous d'obéir à la Parole de Dieu. Dans l'important discours qu'il adressa aux anciens d'Ephèse (voir Actes 20), discours qui marque la fin des temps apostoliques, l'apôtre leur

rappela l'importance de la Parole de Dieu : « Et maintenant je vous recommande à Dieu, et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés » (v. 32). Vous êtes peut-être, chers frères et sœurs, découragés par la sévérité des temps que nous traversons, mais ne dites jamais : il ne nous reste rien, car la Parole de sa grâce, qui a la puissance de nous édifier, nous reste. N'oublions donc pas « l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu ».

Voyons maintenant la destruction des géants (v. 21-23). Ils avaient fait, jadis, trembler les espions chargés d'explorer le pays (Nombres 13, 34), mais les voici maintenant détruits, toutefois, il en resta dans Gaza, dans Gath et dans Asdod. Chacun se souvient que le fameux Goliath était de Gath (voir 1 Samuel 17, 4). Mais David, avec une fronde et une pierre, fut plus fort que le Philistin (v. 50) ! Chers amis, cette histoire bien connue, que vos parents vous ont sûrement racontée dans le détail, peut vous être utile à vous aujourd'hui, alors que vous traversez des temps difficiles, et que des géants semblent se trouver en tout lieu. Les circonstances changent, mais le Seigneur ne change pas. « Jésus Christ est le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement » (Hébreux 13, 8). Confions-nous donc en Lui, et Il nous délivrera, tout comme Il délivra, jadis, David ! Finalement, Josué prit tout le pays, selon tout ce que l'Eternel avait dit à Moïse, et il le donna en héritage à Israël.

« Le chapitre 11 termine la première partie du livre, c'est-à-dire l'histoire des victoires de Josué ;

soit, en type, celle de la puissance du Seigneur par l'Esprit, pour mettre son peuple en possession des promesses. »¹

Comme je vous l'ai laissé entendre, je reviens un instant sur les chapitres 4 et 5 du livre des Juges. Nous retrouvons donc un autre Jabin. Il était roi de Canaan, et régnait à Hatsor. Il avait neuf cents chars de fer, et il opprima fortement les fils d'Israël pendant vingt ans (4, 2, 3). L'ennemi tente toujours de reprendre ce que le croyant a conquis par la foi, d'où la nécessité de nous revêtir de l'armure complète de Dieu dont nous parle l'épître aux Ephésiens, sujet sur lequel j'ai déjà dit quelques mots. Barak va agir, mais il ira au combat uniquement si Debora vient avec lui. Il inverse les rôles et devient donc l'aide de la femme. Pourtant, nous aurions grand tort de dire qu'il était sans foi, car nous trouvons son nom dans le chapitre 11 de l'épître aux Hébreux, au verset 32. Mais il est clair que la victoire fut surtout remportée par deux femmes, Debora, et Jaël, femme de Héber, le Kénien. Remarquons qu'elles ne sortirent pas du domaine qui est celui de la femme. On a souvent parlé de Jaël, qui, sans sortir de sa tente, mit à mort Sisera, chef de l'armée de Jabin. Les tendances actuelles du monde tendent fortement à faire sortir les femmes de la sphère qui est la leur. Nos chères sœurs apprendront, par ce récit, que, sans sortir de leur tente, elles peuvent être d'une grande utilité au

¹ John Nelson Darby (Etudes sur la Parole de Dieu (Josué), page 63).

peuple de Dieu. En lisant le Nouveau Testament, elles seront encouragées à avancer dans le chemin de la foi. Au début de l'évangile de Luc, elles trouveront Elisabeth, épouse de Zacharie, Marie, mère de Jésus, « Anne, une prophétesse, fille de Phanael, de la tribu d'Aser ». De plus, elles connaissent l'histoire si édifiante de Marie de Béthanie et celle si intéressante aussi de Marie de Magdala.

Chapitre 12. Enumération des rois vaincus. Récapitulation des victoires d'Israël.

Nous avons terminé la première partie du livre de Josué, donc les chapitres 1 à 11, qui nous a montré les victoires de Josué, type de Christ dans la puissance de l'Esprit, qui nous fait entrer dans les bénédictions spirituelles dont il est question dans l'épître aux Ephésiens. Mais, ne l'oublions pas, Josué est aussi un homme, un serviteur fidèle de l'Eternel. Dans les neuf premiers versets du premier chapitre, nous avons vu les exhortations que l'Eternel lui adressa en vue de son service. Il fut, certes, fidèle, et on peut même ajouter que sa fidélité nous est en exemple, mais il eut aussi des défaillances, ainsi qu'Israël, comme nous l'avons du reste constaté. Ainsi, le serviteur apprend dans les combats où il est soutenu et formé par la grâce fidèle de son Seigneur. La Parole nous présente beaucoup de détails intéressants pour nous sur la vie de Josué, et nous devons les recueillir avec soin. Il en est de même de la vie d'Abraham et de celle de Jacob. Par contre, celle d'Hénoc nous est présentée d'une manière fort brève. Nous ne connaissons pas

les péripéties de sa vie, mais nous en savons l'essentiel. Il marcha avec Dieu trois cents ans, puis il ne fut plus, car Dieu le prit, combien cela est beau ! Voyez Amos 3, 3 : « Deux hommes peuvent-ils marcher ensemble s'ils ne sont pas d'accord ? ». La marche d'Hénoc était donc en accord avec la pensée de Dieu. Le Nouveau Testament nous parle abondamment de la vie de Pierre et de celle de Paul. Il est à remarquer que la Parole ne nous cache rien, elle ne nous brosse jamais un tableau idyllique du chemin des serviteurs de Dieu. Le reniement de Pierre et sa restauration nous sont présentés avec beaucoup de détails, non pour que nous émettions des critiques à son égard, mais pour que nous évitions soigneusement ce qui l'a fait trébucher. Par les Actes et les épîtres, nous connaissons fort bien la vie de l'apôtre Paul, et nous voyons les nombreuses souffrances qu'il a traversées. Nous ne connaissons certainement jamais des épreuves semblables, mais, en lisant ces pages, nous apprenons que Celui qui l'a sans cesse soutenu dans de telles calamités, peut aussi nous soutenir dans les petits ennuis que nous connaissons. Concernant l'apôtre Paul, le temps vint pour lui où il allait quitter cette terre, voyons donc quel bilan il fut capable d'établir, et demandons-nous si nous pourrions en faire un semblable lorsque nous aurons achevé notre vie : « Car, pour moi, je sers déjà de libation, et le temps de mon départ est arrivé ; j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi : désormais m'est réservée la couronne de justice, que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment

son apparition » (2 Timothée 4, 6-8). Il est donc bon de réaliser que nous sommes entourés d'une grande nuée de témoins dont la vie est très édifiante, et le chapitre 11 de l'épître aux Hébreux nous énumère certains d'entre eux ; méditons donc sur la foi qu'ils ont manifestée en leur temps, mais, finalement, il nous faudra constater que leurs vies n'étaient cependant pas exemptes de failles. Un seul, et j'aime à le rappeler au lecteur de ces lignes, marcha d'une manière parfaite et entièrement à la gloire de Celui qui l'avait envoyé. De Lui, le malfacteur repentant rendit cet étonnant et émouvant témoignage : « Mais celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire » (Luc 23, 41). Il ne fit donc que ce qui devait être fait, ce qui était réellement utile à l'homme, mais qui, aussi, convenait parfaitement à la gloire de son Père. Quel sujet de réflexion pour nos âmes que de nous nourrir de Celui qui fut l'antitype parfait de l'offrande de gâteau que nous présente le chapitre 2 du livre du Lévitique ! Sur lui, chers frères et sœurs, fixons nos yeux !

Nous avons donc achevé la première partie de ce livre, la seconde va du chapitre 12 au chapitre 24. Elle traite du partage du pays. Le chapitre 12 présente les victoires d'Israël.

(à suivre)

M. P.

BRÈVES PENSÉES SUR L'ÉPÎTRE AUX GALATES

(SUITTE DE LA PAGE 215)

Regardons les onze premiers versets du *chapitre* 4. L'apôtre continue de s'adresser aux Galates, mais aussi, et ne l'oublions pas, à nous-mêmes. Il avait dit, au verset 23 du chapitre précédent : « Or avant que la foi vînt, nous étions gardés sous la loi, renfermés pour la foi qui devait être révélée ». Il revient maintenant sur cette époque qui précéda la venue du Seigneur, ce temps où Israël était sous la loi. Il compare ce peuple à un héritier en bas âge qui se trouve sous des tuteurs et des curateurs² jusqu'à l'époque fixée par le père. C'était bien là l'état des croyants juifs jusqu'à ce que vienne le Seigneur, état que nous montre l'Ancien Testament. Il faut cependant remarquer que, dans cette époque, nombre de croyants eurent une foi réelle et édifiante, et c'est pourquoi, du reste, nous aimons à méditer sur ce que fut leur carrière.

Voyez de quelle façon l'apôtre nous montre cette venue du Seigneur : « Mais, quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adop-

² Administrateur désigné par un juge pour aider une personne handicapée.

tion. Et, parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, criant : *Abba*³, Père : de sorte que tu n'es plus esclave, mais fils ; et, si fils, héritier aussi par Dieu » (v. 4-7). Maintenant, notez bien ce qui nous est dit ici : Dieu a envoyé son Fils. Quel immense changement ! Vous vous souvenez de Jean 3, 16 : « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle ». On se souvient aussi du début de l'épître aux Hébreux, Dieu, autrefois avait, à plusieurs reprises et en plusieurs manières, parlé aux pères par les prophètes, et à la fin de ces jours-là, il nous a parlé dans le Fils... (1, 1, 2). Il a passé de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance, mais il a été jusqu'au bout de son chemin. Il prit enfin la coupe amère au jardin de Gethsémané⁴, puis alla à Golgotha où il mourut pour nos péchés, et ressuscita le troisième jour. Le résultat de sa mort et de sa résurrection est que nous sommes parfaitement sauvés, mais aussi, que désormais nous connaissons Dieu comme Père, non seulement comme le Créateur de toutes choses ou comme le Dieu Tout-puissant, mais comme Père. Voilà ce que les Galates devaient réaliser, et que, nous aussi, nous devons comprendre. Voyez le glorieux message que le Seigneur

³ *Abba* : en araméen, père. Ce mot se trouve aussi en Marc 14, 36 et Romains 8, 15.

⁴ Allusion à la strophe 3 du cantique N° 45 (Hymnes et Cantiques).

Jésus, après sa résurrection, confia à Marie de Magdala : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; mais va vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20, 17).

Mais, où donc en étaient ces pauvres Galates ? Ils observaient des jours, et des mois, et des temps, et des années (v. 10). Mais où en est la chrétienté ? Elle observe des jours, Pâques, Pentecôte, Noël etc.

Nous voyons ensuite l'amour si vrai que Paul avait pour ses chers Galates (v. 12-18). Ces derniers avaient reçu l'apôtre avec amour. Ils n'avaient pas rejeté avec dégoût sa tentation qui était en sa chair, mais ils l'avaient reçu comme un ange de Dieu, comme le christ Jésus. Il fait allusion ici à cette « écharde pour la chair » dont il parle en 2 Corinthiens 12. Nous ne savons pas en quoi elle consistait exactement. C'était probablement une infirmité qui le rendait méprisable aux yeux des hommes. Mais elle n'avait pas empêché les Galates de le recevoir avec beaucoup d'amour. Que s'était-il donc passé ? De faux docteurs avaient tenté de séparer les Galates de l'apôtre. Ils étaient animés d'un mauvais zèle. L'apôtre devait travailler de nouveau pour eux jusqu'à ce que Christ soit formé en eux. Il était en perplexité à leur sujet (v. 19, 20).

Voyons la suite (v. 21-31). Pour aider les Galates, l'apôtre va maintenant utiliser un langage allégorique. Il va leur rappeler l'histoire d'Agar et de Sara dont nous parle le livre de la Genèse. Abraham eut deux fils, l'un d'Agar, la servante, il s'agit d'Ismaël,

et l'autre de Sara, la femme libre, il s'agit d'Isaac. Ces deux femmes sont deux alliances (v. 24). Agar est le mont Sina (ou Sinai), la montagne de la loi. C'est la Jérusalem actuelle qui est dans la servitude. Sara, la femme libre, représente la Jérusalem d'en haut. Celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'Esprit, et il fallut chasser la servante et son fils (voir Genèse 21, 10). Mais regardons ces choses de plus près. Isaac était fils de la promesse tandis qu'Ismaël était né selon la chair. Isaac représente la promesse et la grâce, et Ismaël, la chair et la loi. Il existe donc un antagonisme évident entre, d'une part, Sara et Isaac, et, d'autre part, Agar et Ismaël. En citant Esaïe 54, 1, l'apôtre met en relief la joie de la Jérusalem céleste. En conclusion, les Galates étaient devant un choix, d'un côté, « la Jérusalem de maintenant », représentée par Agar, c'est-à-dire la servitude de la loi, et d'un autre côté, « la Jérusalem d'en haut », représentée par Sara, c'est-à-dire la liberté de l'Esprit. D'une manière péremptoire, l'apôtre met un point final à l'allégorie qu'il avait placée devant les Galates : « Ainsi, frères, nous ne sommes pas enfants de la servante, mais de la femme libre ».

Voyons maintenant les dix premiers versets du *chapitre 5*. L'apôtre se fait toujours plus pressant et net dans son argumentation. Deux chemins sont placés devant les Galates, d'une part la liberté, et d'autre part la servitude de la loi. Avec joie, il peut dire que Christ nous a placés dans la liberté en nous affranchissant (v. 1). Et comment l'a-t-il fait ? En subissant sur la croix le jugement que nous méritions. Les Galates, et nous aussi, étaients libérés du

joug de la loi. Seulement, ils devaient tenir ferme⁵ et ne pas revenir à ce que l'apôtre appelle « un joug de servitude ». Un choix devait être fait, on ne peut pas mêler la loi avec Christ. On était soit sous la grâce, soit sous la loi. Ceux qui veulent être justifiés par la loi sont déchus de la grâce (v. 4).

« Car nous, par l'Esprit, sur le principe de la foi, nous attendons l'espérance de la justice » (v. 5). Vous vous demandez peut-être quelle est cette espérance. C'est la gloire là-haut, la gloire avec Christ. Voyez à ce sujet Romains 5, 2 : « Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu ». Il aime à nous dire : « Je viens bientôt ».

Les Galates couraient bien (v. 7). Qui donc les avait arrêtés ? De faux docteurs. Il nous est ainsi rappelé que nous avons à nous attacher uniquement à la vérité, c'est-à-dire à la Parole de Dieu et non à ceux qui apportent de fausses doctrines.

Attention au levain car un peu de levain fait lever la pâte tout entière (v. 9). Voyez encore 1 Corinthiens 5, 6. Le levain a en effet la propriété de se répandre partout. Il est toujours, dans les Saintes Ecritures, la figure du mal, que ce mal soit moral ou doctrinal⁶. Ici, il s'agissait des doctrines pernicieuses des faux docteurs qui bouleversaient les Galates. J'insiste sur ce point, prenons garde aux

⁵ Voir, du même auteur, deux articles ayant pour titre *Tenir ferme* sur le périodique « Aux pauvres du troupeau ».

⁶ Voyez la fête des pains sans levain (Exode 12, 17-20).

fausses doctrines, si nombreuses aujourd'hui dans la chrétienté.

Voyons les versets 11 et 12. Si l'apôtre avait ajouté à la prédication de la croix quelque chose qui plaise à la chair, il aurait rencontré moins d'opposition et aurait même été écouté, mais il veut rester fidèle quoiqu'il puisse lui en coûter. Il ne veut en aucune manière falsifier la vérité. Il y avait une nette frontière entre Paul et ceux qui bouleversaient les Galates. Pussions-nous faire preuve d'une fidélité semblable !

Nous en arrivons aux versets 13 à 15. Nous avons considéré ce qu'est la vérité, et il nous faut voir maintenant la mise en pratique de cette vérité. La liberté dans laquelle nous sommes ne doit pas être pour la chair une occasion de se manifester, un prétexte pour vivre selon la chair, mais, bien au contraire, elle nous conduira à aimer notre prochain, et nous aurons alors le bonheur de nous servir l'un l'autre. L'apôtre cite alors Lévitique 19, 18 : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Nous avons à nous souvenir qu'un amour vrai est le trait distinctif du christianisme et aussi un réel témoignage, selon ce que le Seigneur lui-même a dit : « Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre ; comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre. A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous » (Jean 13, 34, 35). Hélas, ce n'est pas ce qui se trouvait parmi les Galates qui se mordaient et se dévoraient l'un l'autre.

Mais continuons (v. 16-26). A ce manque manifeste d'amour, l'apôtre va leur apporter un remède. Il les exhorte à *marcher par l'Esprit*, et ainsi ils n'accompliront point les convoitises de la chair. Etant nés de nouveau, ils avaient une nature nouvelle sur laquelle la puissance de l'Esprit pouvait agir positivement. En marchant par l'Esprit, en se laissant sans cesse conduire par lui, ils n'accompliront pas les convoitises de la chair. Le verset 18 nous dit que ceux qui sont conduits par l'Esprit ne sont pas sous la loi. Et dans cette marche, l'amour infini, la grâce et la miséricorde de notre Dieu et Père nous garderont sans cesse. Suivent deux listes, la première énumère les œuvres de la chair et la seconde le fruit de l'Esprit.

Nous apprenons ensuite que ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises (v. 24). La chair est par conséquent crucifiée, l'arrêt de mort a été exécuté sur elle. Nous avons à marcher par l'Esprit (v. 25), voyez à ce sujet le verset 16. Puisseons-nous sans cesse marcher par l'Esprit !

Nous considérerons maintenant les dix premiers versets du *chapitre 6*. « Frères, quand même un homme s'est laissé surprendre par quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez un tel homme dans un esprit de douceur, prenant garde à toi-même, de peur que toi aussi tu ne sois tenté » (v. 1). Nous apprenons maintenant que cet amour, dont nous venons juste de parler, a des devoirs. Chers frères et sœurs, n'avons-nous pas, dans ce seul verset, de grandes leçons à apprendre ? En

Esaië 58, 12, on trouve un « réparateur des brèches », et que de brèches se trouvent aujourd'hui parmi nous ! Ainsi, il est question ici d'un homme, parmi nous, parmi les enfants de Dieu, et il s'est laissé surprendre par quelque faute, et en cela, il a eu tort. C'est un *homme spirituel* qui doit intervenir. Mais qu'est-ce qu'un homme spirituel ? Vous répondez que c'est un homme ayant une vaste connaissance des Ecritures, une sorte d'éru-dit, mais je ne suis pas sûr que ce soit là la bonne réponse, bien que, assurément, la connaissance de la Parole soit fort nécessaire dans le temps actuel qui est un temps, hélas, d'ignorance. Un homme spirituel n'est-il pas plutôt celui qui marche avec Dieu d'une manière habituelle, dans le jugement de lui-même ? Vous savez que la Parole parle souvent de la marche. Mais il faut aussi qu'il agisse dans un esprit de douceur, en faisant preuve d'amour à l'égard du fautif, et, de plus, il devra prendre garde à lui-même, car, dans cette affaire, il pourrait être tenté lui-même. Bien entendu, avant de rendre vi-site au coupable, il priera. Je vous laisse le soin de méditer sur cette importante question sur laquelle je n'ai dit que quelques mots.

Du reste, voyez la suite (v. 2-5). « Portez les charges les uns des autres, et ainsi accomplissez la loi du Christ ». Voilà bien le chemin de l'amour, chemin dans lequel nous avons à marcher. Mais, et notons-le bien, il faut agir avec humilité. « Car si, n'étant rien, quelqu'un pense être quelque chose, il se séduit lui-même ».

*Aimons-nous d'un amour sincère ;
Autour du Chef ne soyons qu'un.
Le Saint Esprit, le Fils, le Père,
A notre foi tout est commun.*

(Hymnes et Cantiques, N° 133, strophe 3)

Le verset 6 nous dit que celui qui est enseigné doit se souvenir, matériellement, de celui qui enseigne. Il aura ainsi le privilège de soutenir ceux que le Seigneur envoie. Lisez, à ce sujet, Philippiens 4, 15-20.

Nous en arrivons aux versets 7 à 10. Nous trouvons là des principes fort sérieux. Nous lisons que celui qui sème pour sa propre chair moissonnera de la chair la corruption, mais aussi que celui qui sème pour l'Esprit moissonnera de l'Esprit la vie éternelle. Autrement dit, la récolte est de la même nature que la semence. L'un récoltera la corruption et l'autre la vie éternelle. C'est maintenant, aujourd'hui, qu'il faut choisir.

Nous apprenons aussi qu'il nous faut faire du bien à tous, donc à tous les hommes, mais surtout à ceux de la maison de la foi, c'est-à-dire à nos chers frères et sœurs (v. 10).

Les versets 11 à 18 terminent ce chapitre 6 et l'épître. Vous remarquerez que cette épître est la seule que l'apôtre ait écrite de sa propre main. C'est avec une réelle sévérité et une grande énergie que l'apôtre, par cette lettre, a averti les Galates du danger qui les menaçait, mais on comprend qu'elle lui fut dictée par l'amour. On note le contraste qui existait entre cet amour et les tristes sentiments qui animaient ces faux docteurs. En terminant sa lettre,

il ne manque pas de dénoncer encore leur vrai caractère (v. 12, 13). Au cours des âges, de nombreux faux docteurs ont tenté de corrompre l'Eglise, et ce danger existe aujourd'hui encore. Comment faire face à ce danger ? En restant attachés de tout notre cœur à la Parole de notre Dieu et en imitant les Juifs de Bérée, voyez ce que le livre des Actes nous dit à leur sujet : « Or ceux-ci étaient plus nobles que ceux de Thessalonique ; et ils reçurent la parole avec toute bonne volonté, examinant chaque jour les écritures pour voir si les choses étaient ainsi » (Actes 17, 11). Voyez encore ce que le Seigneur dit à Philadelphie : « Tu as gardé ma parole » (Apocalypse 3, 8).

« Mais qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde » (v. 14). La croix était la barrière infranchissable qui séparait l'apôtre du monde. Qu'il en soit de même pour nous !

Alors que se termine cette méditation, notons bien, chers frères et sœurs, que le chrétien est mort à la loi (2, 19), qu'il a crucifié la chair avec les passions et les convoitises (5, 24), et que le monde lui est crucifié, et lui au monde (6, 14).

« Que la grâce de notre seigneur Jésus Christ soit avec votre esprit, frères ! Amen » (v. 18).

M. P.

LA COURONNE D'ÉPINES

RÉCIT AUTHENTIQUE

*Le sang de mes blessures,
Ma couronne de roi,
Toutes ces meurtrissures,
Comprends-le, c'est pour toi !*

Par la bouche des petits enfants et de ceux qui têtent, tu as établi ta louange.

Matth. 21 v.16

A la devanture d'un magasin d'objets d'art les plus réputés de la capitale, une pâle jeune femme, tenant à la main une fillette de 7 ans, était en contemplation devant un portrait du Christ, couronné d'épines. C'était une peinture remarquablement bien faite. La petite, qui avait aussi considéré un moment avec attention ce tableau aux couleurs variées, traduisit ses réflexions enfantines par cette question : « Maman, dis-moi donc, pourquoi notre Sauveur a-t-il porté une couronne d'épines ? Oui, en réalité, pourquoi ? ».

En cet instant les croisait à pas rapides un homme célèbre, le Dr Hennig. Cette question l'atteignit en plein cœur et bien que, dans sa hâte, il ne pût s'arrêter pour attendre la réponse de la mère, elle le poursuivait et ne cessait de retentir à ses oreilles.

« Pourquoi, oui, en réalité, pourquoi le Seigneur a-t-il porté une couronne d'épines ? »

Il avait cependant ralenti involontairement son allure, préoccupé qu'il était de résoudre cet important problème ; mais il l'écarta violemment de son esprit... Que lui arrivait-il ? n'avait-il pas autre chose à faire que se préoccuper de ces caprices d'enfant, lui qui avait à peine le temps de courir d'un malade à un autre pour leur prodiguer ses soins et ses conseils ! Il s'en voulait réellement pour cette pensée obsédante, aussi se ressaisit-il avec énergie et, relevant la tête, il poursuivit rapidement son chemin.

Il avait à entrer dans bien des maisons, à être témoin de bien des misères, de détresses physiques et morales. Comment se faisait-il que ces choses auxquelles il était pourtant habitué lui parussent aujourd'hui même sous un jour si nouveau et si tragique ? Et il eut soudain le sentiment que la médecine, avec toutes ses ressources, était bien impuissante à soulager les malades dans leurs cruelles souffrances. Hélas ! d'où viennent tous ces maux, ces soucis, ces inquiétudes, apanages des êtres humains même les plus jeunes ? Pourquoi tant de malheureux, tant de méchants sur cette terre ? Qu'il est rare de rencontrer un être réellement bon ! Voilà à quoi pensait le docteur tristement en rentrant chez lui ce même soir. Et, involontairement, ses pensées erraient dans le passé, vers ce bon vieux temps où les gens passaient pour être meilleurs ! Mais quelle illusion ! Les temps anciens avaient-ils été meilleurs, et en remontant le cours

des siècles pouvait-on ignorer que l'élite du peuple juif avait cloué à la croix le meilleur des hommes, le grand prophète de Nazareth ? lui qui n'avait fait que du bien à ses compatriotes ! Pourquoi un tel traitement ? Et subitement surgit à nouveau cette ancienne question : « Pourquoi le Seigneur a-t-il porté jadis une couronne d'épines ? » Le pourquoi de cette fillette le poursuivait même dans son sommeil.

Le lendemain matin, attelé de nouveau à sa tâche, au défilé de ses nombreux patients qui venaient à lui, apportant chacun son lot de souffrance et de misères, il devait s'avouer impuissant, lui, ce praticien éminent, à suggérer autre chose que la patience à de pauvres mortels semblables à lui.

L'après-midi, une visite au chevet d'un malade le ramena à son retour devant ce magasin auprès duquel s'étaient arrêtées hier la jeune femme et sa fillette. Il n'y avait maintenant personne ; il pouvait donc tout à loisir examiner ce qui, dans ce portrait si connu pourtant et sur lequel de rares passants jettent un fugitif regard, avait à ce point attiré cette mère et son enfant.

Cette humble femme, cette fillette si désireuse de savoir, incapables peut-être d'apprécier le côté artistique de cette peinture, avaient-elles remarqué l'expression de souffrance et de tristesse infinie répandue sur les traits altérés du martyr contrastant avec la douceur pénétrante du regard, ces gouttes de sang perlant sur ce front auguste et ruisselant de ces épines cruelles ?... Celles-ci avaient longtemps arrêté le regard du docteur au point que subitement

il lui sembla que leurs pointes en se retournant, se faisaient accusatrices et lui transperçaient le cœur. Le Dr Hennig, portant vivement la main au front comme pour écarter cette impression, se détourna pour continuer rapidement son chemin.

Il s'était pourtant promis, solennellement promis, de ne plus penser à la chose ; néanmoins, cette question enfantine, qui l'avait tellement préoccupé, se révélait insinuante et tenace. Il se prenait maintes fois à souhaiter revoir encore ce doux visage, ces grands yeux bleus interrogateurs, avec cette foi si candide et si absolue en la sagesse de la réponse maternelle.

Avec quelle assurance la fillette n'avait-elle pas dit « notre Sauveur », comme si le Rédempteur n'était venu ici-bas que pour elle et sa mère et pour être leur seule propriété !

N'était-il donc pas son Sauveur à lui aussi ? Hélas non ! Pour lui, Jésus de Nazareth n'était qu'un grand homme, un modèle illustre, surtout par sa compassion, sa charité inépuisables envers de pauvres malades. Nul médecin au monde qui pût rivaliser avec lui ! Et comme récompense à ce cœur noble et désintéressé, une couronne d'épines ! Oh ! pourquoi... pourquoi ?

S'il avait seulement attendu quelque peu, il aurait pu entendre la réponse de la jeune maman à sa fillette ! Quel champ d'étude intéressant pour ce savant, ce profond psychologue ! Aurait-elle, dans sa modestie et sa simplicité, rencontré la vérité sur ce point ? Ce n'était pas là ce qui lui importait, mais

bien l'effet produit sur cette intelligence enfantine et vierge ; car enfin, quelle chose étrange que cette petiotte préoccupée de problèmes demeurés insolubles pour lui !

Ah ! s'il avait seulement l'occasion de l'interroger là-dessus ! Parmi des centaines de fillettes qu'il avait croisées dans ses courses rapides à travers la ville, il était sûr de reconnaître cette chère petite, à peine entrevue cependant ; impossible d'oublier le charme de ce regard radieux et captivant. Où pouvait-elle bien habiter ?

Une dangereuse épidémie de scarlatine s'était abattue sur la capitale. Les médecins étaient sur les dents et malgré tous les efforts pour enrayer le mal, l'ange de la mort poursuivait son œuvre.

Lorsque le Dr Hennig, qui aimait beaucoup les enfants, rencontrait un de ces petits corbillards, il se sentait pris de pitié et maintes fois de tristesse à la pensée angoissante qu'il renfermait peut-être la dépouille mortelle de sa petite amie.

Comme elle était loin de se douter du trouble profond qu'elle avait suscité avec ce « pourquoi » inoubliable ! Il ne lui en voulait certes pas à cette petiotte si aimable et si pure. Morte, elle s'était à coup sûr envolée vers ce bon Dieu auquel cependant il avait lui-même tant de peine à croire. Mais

quant à elle, nul doute qu'elle ne possédât un Sauveur bien à elle ; elle en avait parlé avec cette triomphante assurance que légitime un droit personnellement acquis. Bienheureuse enfant !

Un soir que le Dr Hennig se disposait au repos après une épuisante journée de travail, voici que retentit la sonnette de nuit. Seul encore debout à cette heure tardive, il ouvrit la fenêtre et vit à la porte d'entrée la vague silhouette d'une femme qui lui dit d'une voix angoissée :

- Docteur ! S'il vous est possible, venez, je vous en prie, auprès de mon enfant mourante ! C'est très près d'ici, j'y retourne vite car elle est seule, enfermée, et une crise peut être imminente.

- C'est bien, j'y vais ! répondit-il. « Quand est-ce que ce cortège ininterrompu de misère prendra fin », murmurait-il en se remettant péniblement en route pour l'adresse indiquée.

Après avoir eu quatre étages à monter, il pénétra dans une humble chambrette d'une propreté méticuleuse et trouva la jeune femme en larmes au chevet de sa petite fille presque mourante et qui lui dit :

- C'est venu comme un coup de foudre ; hier encore, elle était en bonne santé.

Le docteur Hennig qui, en la présence d'une mère anxieuse, les mains jointes et comme suspendu au verdict de ses lèvres, redevenait le médecin uniquement préoccupé de lutter contre la maladie, dut pronostiquer avec quasi-certitude que la violence

du mal triompherait bien vite, avant l'aube même, de cette délicate petite plante. Oui, toujours cette même épidémie foudroyante et perfide, fauchant ces jeunes vies en peu de jours ! Pas d'hésitation.

Puis se tournant pensif vers la pauvre mère en larmes qui se tordait les mains de désespoir, il lui dit en secouant tristement les épaules :

- Un transport à l'hôpital est inutile.

Il voulut trouver quelques paroles de sympathie, mais en vain : cette douleur lui étreignait le cœur. La pauvre femme comprit sa muette sympathie et son verdict de mort impossible à cacher. Un instant, il lui sembla qu'elle allait ou succomber sous le faix ou se révolter ; mais, baissant humblement la tête et pleine de résignation, elle dit :

- Docteur, cette enfant est mon unique consolation et mon plus grand bien sur cette terre. Mais si le Seigneur me la redemande, il faut que je la lui donne.

En considérant ce visage baigné de larmes, il lui vint subitement à l'esprit qu'il lui était connu, et, détournant d'elle ses regards, il les fixa sur l'enfant. N'en avait-il pas vu des douzaines de semblables à celles-ci, leurs pauvres petits traits méconnaissables tant ils étaient minés par la fièvre ? Alors pendant qu'il la dévisageait attentivement et comme si elle s'en était rendu compte, voici que lentement ces paupières jusque-là fermées s'entrouvrent et qu'à ce regard radieux, à cette expression pour ainsi dire céleste, le Dr Hennig reconnaît sa petite amie.

Etonnée et comme absente d'esprit, après les avoir promenés tout autour d'elle, elle leva ses regards au plafond ; on aurait dit qu'elle les plongeait bien au-delà, jusque dans les profondeurs du ciel bleu. Transfigurée, elle leva soudain les bras dans un geste suppliant, pour les laisser retomber ensuite sans force ; ses paupières, comme irradiées de visions magnifiques, se refermèrent de nouveau épuisées, et, paisiblement, la fillette se rendormit.

Le Dr Hennig se borna, dans son trouble, à faire à la mère quelques recommandations ; toute sa science était aux abois, à quoi bon prescrire de coûteux remèdes ?

Il prit congé de la jeune femme en lui promettant de revenir le lendemain, bien qu'il eût le sentiment que ce serait une visite de deuil. Comme dans un rêve, il se disait : avoir été si près de sa petite amie et ne l'avoir jamais rencontrée au moins une fois, alors qu'elle était bien portante ! Il aurait pu ainsi s'enquérir de cette question qui l'obsédait, et à laquelle toutes ses recherches n'avaient pas pu encore donner une réponse satisfaisante pour son cœur affamé. La possédait-elle, cette fillette ? — assurément, car elle paraissait en savoir bien davantage, malgré son émouvant silence ; et tout son maintien témoignait clairement non seulement de sa foi en la patrie céleste, mais encore de ses rapports avec elle.

En cet instant solennel où le docteur avait été témoin de ce regard jeté dans ce monde mystérieux auquel il n'avait encore jamais cru, il eut subitement la certitude que tout n'était pas fini avec la

mort ; il s'était senti comme en présence de l'éternité. Il y avait donc un monde nouveau, bien supérieur sans doute, à cette vallée de larmes ; la petite Dora allait cette nuit déjà peut-être y pénétrer ! Y parviendrait-il jamais ? Et voici que dans son âme impuissante à s'approcher du Seigneur et à pénétrer dans ces régions élevées, surgit subitement ce front couronné d'épines et son solennel « pourquoi ? » Il n'aurait plus de repos avant que cette question capitale, devenant toujours plus pressante, soit enfin résolue ! Alors pendant qu'il rentrait chez lui, il eut soudain le sentiment que cette fillette lui était indispensable et que la mort ne devait pas la lui ravir avant qu'il l'ait questionnée. A quel point elle lui tenait à cœur, cette petite étrangère ! On aurait dit que ses mains enfantines détenaient les clefs d'or du royaume des cieux ; dans sa candide assurance, elle en franchissait les portes et les refermait derrière elle, tandis que lui, avec son incrédulité et ses doutes, restait dehors !

Non, non, impossible qu'elle l'abandonnât dehors sans une parole, sans un mot tiré du trésor de son expérience enfantine et auquel il pût se cramponner ! Et soudain, cet homme si orgueilleux et si entiché de sa science, joignit les mains et cria dans l'angoisse de son âme : « Ô Dieu du ciel ! si réellement tu existes, conserve-moi demain cette enfant, afin que je puisse l'interroger à ton sujet ».

Après s'être enfin reposé, il retrouva dès le matin sa tâche quotidienne. Débordé de malades, c'est à peine s'il pouvait leur accorder une attention soutenue. Ils ne cesseraient donc pas d'arriver et de lui

faire perdre un temps précieux, quand, pour sa petite amie, ce n'était peut-être plus qu'une question d'heures ! Vivait-elle maintenant encore ? Quel effort pour dominer le tumulte de ses pensées sans négliger ses patients !

Enfin, voilà le dernier parti. Il va pouvoir voler auprès de sa chère petite. Ah ! puisse-t-il la trouver encore en vie ! Si la science et la raison disent non, l'étincelle de sa foi qui est en lui répond : « Si Dieu est amour, dans ses compassions, Il exaucera la requête de ton âme altérée ».

Emu, il frappe à la porte ; la mère lui ouvre, ses regards cherchent le petit lit, découvrent avec un sentiment de gratitude indicible une paire d'yeux rayonnants comme l'azur du ciel.

Il s'avance ; c'est à ne pas y croire ! Plus aucune trace de fièvre, plus de ces fatales taches rouges ; jamais dans sa carrière médicale, il n'avait vu un tel cas ! Il n'y avait qu'à s'incliner en silence ; c'était bien là le doigt du Tout-Puissant !

Le Dr Hennig s'assied au chevet de la petite malade et cherche ses mains tremblotantes : le pouls ne battait que faiblement ; la vie ne tenait qu'à un fil. Il lui vint alors à l'esprit que Dieu avait exaucé sa prière telle qu'il la lui avait adressée et selon la mesure de sa foi. Dieu avait clairement manifesté son pouvoir miraculeux, car la petiote médicalement condamnée avait retrouvé toute sa connaissance, étant débarrassée de sa fièvre et capable de converser. Néanmoins, le danger de mort subsistait.

Mais cette question brûlante, comment la poser avec ménagement – la fillette était si faible ! Comme il se sentait, avec toute sa science, emprunté en présence de cette pieuse enfant plus instruite que lui des choses divines !

Exhalant de nouveau un soupir jusqu'au trône de Dieu, il s'occupa d'abord de l'état de santé de la petite patiente si merveilleusement conservée, et ne put que lui dire :

- Eh bien ! chère enfant, comment te trouves-tu aujourd'hui ? Dis-le-moi franchement, souffres-tu encore ?

La petite Dora secoua la tête et avec un regard comme détaché des choses terrestres mais imprégné des radieuses béatitudes, elle lui dit :

- Oh ! je me sens si dégagée et si libre, comme pour m'envoler vers le ciel.

- Aimerais-tu y aller ?

Elle le regarda alors toute étonnée, et lui dit d'un ton assuré :

- C'est si beau dans le ciel, je pourrai être auprès de Jésus qui aime tant les enfants !

Oui, « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent », murmurait pensivement le docteur ; puis, se penchant subitement tout près de sa petite amie, il lui dit doucement :

- Comment sais-tu avec tant d'assurance que Jésus t'aime ?

- Oh ! mais c'est écrit dans la Bible, fit-elle étonnée. C'est dit en toutes lettres que Jésus nous a tant aimés qu'Il est mort pour nos péchés à Golgotha ; et maman m'a dit que pour moi aussi le Sauveur a porté sa couronne d'épines.

La voilà donc, cette réponse si longtemps désirée, si soudaine dans sa clarté et sa simplicité : « pour nos péchés ! »

Le Dr Hennig porta la main à ses yeux ; c'était comme si un épais nuage s'était déchiré. Tout effrayé, il lui dit alors :

- Mais, petite Dora, tu n'as cependant pas du tout péché !

- Oh oui, pourtant ! reconnut-elle ingénument avec un profond soupir, j'ai été si souvent volontaire et désobéissante, maman en a été chagrinée et le Seigneur Jésus affligé... Mais aussitôt après, avec un regard rayonnant, elle ajouta : « Le Sauveur bien-aimé m'a maintenant tout pardonné et m'a donné un cœur nouveau ; aussi puis-je aller maintenant auprès de lui, dans son beau ciel, car Il m'a purifiée ».

- Tu es donc bien assurée de cela aussi ?

- Bien sûr, répondit-elle, car c'est aussi écrit dans la Bible !

Puis, joignant rapidement ses petites mains, elle récita pieusement le verset : « Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle ».

De nouveau cette réponse si simple et si claire : « tous ceux qui croient en Lui ! » Ah ! s'il le pouvait, et subitement, il réalise cette parole du Sauveur : « Si vous ne vous convertissez et ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu ». Ah ! s'il pouvait croire avec autant d'assurance que cette fillette ! Combien plus difficile ce devait être pour un adulte qui avait si longtemps vécu loin de Dieu. Et cependant, il le sentait, il fallait qu'il redevînt comme un petit enfant.

Il eut soudain l'impression que la petite Dora lui était encore nécessaire et, saisissant ses petites mains, il lui dit d'une voix tremblante :

- Ne voudrais-tu pas vivre encore pour que tu puisses m'apprendre comment je puis, moi aussi, aller auprès du Seigneur Jésus ?

Une ombre de tristesse voila un instant son regard et, soupirant avec effort, elle dit :

- Je voudrais bien aller contempler la couronne de gloire que le Sauveur porte maintenant dans le ciel.

Mais cette enfant si précoce se rappela subitement les devoirs incombant à tout chrétien ici-bas ; le regard brillant d'un nouvel amour, elle ajouta humblement : « Si le Seigneur Jésus peut se servir de moi, je lui demanderai la permission de rester encore un peu sur cette terre pour parler de Lui au docteur ».

Aussitôt après, elle ferma les yeux et joignit ses petites mains tandis que ses lèvres remuaient doucement ; son maintien révélait que ce n'était pas avec des êtres humains, mais avec le Roi de gloire qu'elle avait à s'entretenir.

Saisi d'une crainte respectueuse comme en présence de la majesté divine, le Dr Hennig eut subitement l'impression que, profane, il n'était pas digne de subsister devant la face auguste de celui avec lequel il n'était pas encore réconcilié. Il se leva doucement et quitta la chambre pour ne pas déranger la petite dans son intercession.

La jeune mère l'accompagna en silence jusqu'à la porte : là, le docteur lui dit avec émotion, en prenant congé d'elle :

- Chère madame Werner, c'est un trésor, un petit ange que vous avez là : ne voudriez-vous pas le conserver plus longtemps encore auprès de vous ?

- Ah, docteur ! répondit-elle les yeux humides, vous comprenez maintenant quelle consolation un cœur de mère et de veuve peut puiser en une telle enfant. Je sais aussi que Jésus peut à l'instant même lui rendre la santé ; elle est entre ses mains. Toutefois, je ne recherche pas ma volonté et même dans mes prières les plus instantes, je demande que s'accomplisse la volonté de Dieu ; elle est toujours bonne, quelles que soient ses dispensations.

Le Dr Hennig s'en alla, persuadé qu'il y a un Dieu vivant pour guider les siens dans toutes les circonstances de leur vie. Il avait vu ce que c'était que la vraie foi. Dans son désir de posséder un tel trésor, capable de rendre ces simples gens si forts et si joyeux, il implora le Seigneur : « Conserve-moi cet enfant jusqu'à ce que, moi aussi, j'aie trouvé ».

Sa prière fut exaucée ; la petite Dora guérit, toutefois sa santé délicate exigea les plus grands ménagements. Le Dr Hennig, qui dans sa sollicitude la visitait régulièrement, méditait un plan. Un jour après avoir tendrement caressé les joues amaigries de sa petite amie, en ajoutant : « Pauvre enfant, l'air de la ville ne te convient pas ! », il lui dit d'un ton plaisant :

- Dis-moi, ne voudrais-tu pas faire avec l'oncle docteur une jolie villégiature dans les montagnes, où nous pourrions nous reposer tous deux ? Car je suis moi aussi bien las ; nous serions toujours ensemble pendant quatre semaines et tu pourrais encore me parler de ton cher Sauveur. Ma femme m'y accompagnerait, dit-il à Mme Werner, de sorte que vous pouvez être sans inquiétude.

Confondue de tant de générosité, la jeune femme ne put que balbutier quelques mots de remerciements, tandis que la petite Dora, rayonnante d'un bonheur inespéré, paraissait, dans un recueillement profond, consulter son céleste ami. Après un instant de réflexion, elle répondit :

- Que le Seigneur Jésus est bon ; Il veut me montrer une partie de sa belle création, puisque je

ne puis pas encore voir le ciel ! Puis tendant au docteur ses mignonnes petites mains, avec un regard radieux : « Oh ! quel bonheur ! je vous remercie mille et mille fois pour tant de bonté ».

- C'est moi qui te suis redevable, mon enfant, répliqua le docteur ému, toi que le Seigneur m'a conservée. Il nous accompagnera.

Les préparatifs de départ furent vite expédiés. Bien loin de la capitale affairée et de son oppresante atmosphère, un simple village perdu dans les montagnes aux senteurs de sapin, bercés par le chant des oiseaux, au sein de cette nature paisible, telle était la retraite que le docteur avait trouvée et que le Créateur semblait avoir préparée.

C'est dans cette retraite que ce docteur célèbre, ce savant illustre, conduit par son humble guide dans le sûr chemin, laissa Dieu parler à son âme des réalités éternelles. Dans chaque fleurette cueillie, dans chaque murmure des ruisseaux, elle lui faisait entrevoir l'éternité. Vivante image de Jésus, tel que les saintes écritures nous le dépeignent, dans son être, ses paroles, ses actes où tout jaillissait sans effort avec la fraîcheur et la pureté cristalline d'une source filtrant à travers les mousses de la forêt, telle était cette petite enfant de Dieu si tôt rachetée par le précieux sang de l'Agneau.

Aucun doute n'était possible quand elle parlait de son Sauveur avec une aussi triomphante assurance, car dans tous les détails de cette vie de communion intime avec Lui, elle reflétait, à son insu, l'éclat de ses perfections.

La pureté de cette enfant, en faisant entrevoir au Dr Hennig ce que pouvait être la sainteté de Jésus, lui montrait à quel point il en était lui-même éloigné. Dans son ardent désir de lui ressembler en voulant s'améliorer lui-même, il dut de nouveau apprendre de la petite Dora que ses propres efforts resteraient inutiles ; dans ce babil enfantin qui racontait les merveilles et la puissance du Rédempteur, le Dr Hennig découvrit qu'il devait lui aussi déposer tous ses péchés aux pieds du Sauveur qui, pour lui également, avait porté la couronne d'épines.

Quelle peine à comprendre ce à quoi sa raison s'opposait ! Jusqu'à ce qu'enfin, vaincu et courbé sous l'autorité de la Parole de Dieu, il ait pu, avec une foi enfantine et délivré de tous ses doutes, s'écrier comme Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Ce trésor qu'il avait rapporté de ce temps de villégiature avec la pieuse petite Dora, il était maintenant heureux d'en parler. Et si sa femme, moins avancée que lui, n'avait été pour ainsi dire qu'effleurée par l'œuvre de la grâce, il était lui-même fermement décidé à confesser sa foi et à la manifester pratiquement jusqu'au chevet de ses malades.

Quant à sa petite amie, toujours en progrès de vie spirituelle et de santé plus ou moins recouvrée, elle restait néanmoins faible et délicate. Son retour à la maison avait comblé de joie sa mère, qui écoutait avec ravissement tous les récits de son séjour champêtre et des soins affectueux que la famille du docteur lui avait prodigués. Heureuse et toujours

reconnaissante, la chère enfant semblait se porter assez bien, car jamais elle ne parlait de ses souffrances. Cependant, on lisait parfois dans ses yeux une profonde nostalgie de cette patrie céleste un instant entrevue ; son être prenait alors quelque chose d'éthéré et de plus en plus détaché de cette terre. Enfin, il fallut se rendre à l'évidence : tranquillement et sans qu'elle parût souffrir beaucoup, cette frêle petite plante s'étiolait peu à peu tandis que son âme s'ouvrait toujours plus radieuse pour s'épanouir comme une fleur dans le paradis. Puis un jour, après une courte lutte, elle s'envola paisible vers ce Jésus qu'elle avait tant aimé !

La petite Dora reposait maintenant sereine et diaphane, comme un lis éclatant de blancheur sous les rayons lumineux d'un soleil levant.

Profondément affligée et cependant pleine de résignation, la jeune mère avait rendu à Dieu ce petit trésor si tôt ravi, car elle la savait là-haut dans ses bras paternels et à l'abri des misères d'ici-bas... Où sa foi vivante lui promettait aussi, après le pardon de ses péchés, un éternel revoir.

Le Dr Hennig avait dû, lui aussi, laisser partir sa petite malade. Il avait reconnu, avec un sentiment profond d'adoration, que ce tendre bleuet était depuis longtemps paré pour émailler les célestes campagnes et que le Seigneur le lui avait miraculeusement conservé, afin qu'à ce chercheur, avide de vérité, l'humble fillette missionnaire pût indiquer les portes de perles de la cité d'or pour l'amener aux pieds de Jésus.

Sur la tombe de sa petite amie, il fit dresser, en témoignage de reconnaissance, une croix en marbre blanc entrelacée d'une couronne d'épines, avec ces mots : « Oui un bel héritage m'est échu ».

Il avait aussi acheté et placé devant sa table de travail le tableau représentant la tête de Christ couronné d'épines avec ses mots saisissants : « Voici ce que j'ai fait pour toi ; et toi, qu'as-tu fait pour moi ? » Et pensant alors avec émotion et reconnaissance à sa chère petite Dora, son âme remplie d'allégresse pouvait dire :

« Béni sois-tu, Seigneur ! Pour moi aussi, tu portas la couronne d'épines. »

Tiré d'un traité ancien imprimé en Suisse

*Servons tous dès notre enfance
Notre adorable Sauveur ;
Il veut, dans sa grâce immense,
Nous donner le vrai bonheur.
Jésus est le meilleur Maître,
Son cœur aime les enfants ;
C'est à lui qu'on ne peut être
Ni trop tôt, ni trop longtemps.*

Cantique pour les enfants 41 strophe 1

La Sainte Bible

Edition de Rolle

La Bible Darby édition de Rolle présente un nouveau format, et de nouveaux caractères plus agréables à lire.

Le texte de cette édition est celui des éditions précédentes, c'est-à-dire celui édité par l'Imprimerie de l'Université d'Oxford en 1916 sur 912 pages.

Seuls quelques mots vieillis, subjonctifs passés, expressions grammaticales désuètes ou certaines notes ont été actualisés pour tenir compte de l'évolution de la langue française, et les références au „Texte Reçu“ ont été supprimées.

Cette édition contient 1311 pages dont 14 en couleurs pour les tableaux, plans et cartes géographiques.

Elle est disponible au format 14,5 x 21,5 cm et 12 x 18 cm en plusieurs finitions différentes pour la couverture.

Visitez le site

www.bibledarby.com

pour plus d'informations ou

www.diffusionbible.com

pour commander.

Similicuir noir semi-rigide : 15.-

Similicuir bleu souple : 30.-

Similicuir beige souple : 30.-

Similicuir bi-tons bruns* : 40.-

Cuir noir sans rebord* : 50.-

Cuir noir avec rebord* : 70.-

*Ces Bibles ont la tranche dorée

Prix en Euro / CHF. Hors frais de port. Commande à l'adresse de l'éditeur



